

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles HAGLER

Nos méthodes et notre prospérité
nationale / Ch St-Maurice

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 199-202

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

NOS MÉTHODES

et notre prospérité nationale

Voici terminée l'époque des distributions de prix. Quels assauts d'éloquence ! Que de discours, que de conseils tombés en de jeunes oreilles distraites !

Elles écoutèrent peu, comprirent encore moins.

Pourquoi tant d'inquiétudes et tant d'efforts ? Pourquoi dans la bouche des chefs et des maîtres ces appels pressants et ces excellents conseils ? Uniquement pour préparer au pays, qui en a tant, tant besoin, une génération d'hommes capables d'affronter les luttes de la vie et de faire, enfin, quelque chose dans leur existence de trente, de cinquante, de soixante ans.

Ce sont des génies que vous demandez, nous dira-t-on. Pas le moins du monde. Sans doute on ne fait pas de très grandes œuvres sans de très grands hommes. Mais il n'est pas nécessaire de faire tous les jours de très grandes œuvres, et bien vivre, vivre utilement, est déjà beaucoup pour un petit peuple.

On peut être assuré que dans les quelques centaines d'étudiants catholiques qui viennent de prendre le chemin des bois, il y a plus de talents cachés qu'il n'en faudrait pour changer ou créer bien des choses. Seulement, ce qui est vicieux chez nous, c'est que l'on galvaude ces talents en les lançant la plupart du temps dans une voie qui n'est pas la leur et où ils s'évaporent en formules creuses.

Et c'est la névrose du classicisme qui produit ce mal.

Il ne s'agit pas, comme nous l'avons dit, dans le dernier numéro des « Echos », d'abolir la haute culture, mais de sélectionner d'une manière étroite et rigoureuse ceux qui forment le projet de l'ascender.

La chose est excessivement délicate, mais loin d'être impossible. Nous ne visons pas, d'ailleurs, à un résultat complet, mais partiel — et ceci on peut toujours l'obtenir.

L'enfant commence-t-il sa grammaire latine par goût ou y est-il forcé par quelque orgueilleuse vanité d'un père qui veut voir son nom sur les pages du Clergé, de la magistrature ou du barreau ?

Plus tard, les aptitudes de l'enfant ne penchent-elles pas vers telle et telle science qui indiquerait une orientation de son esprit vers un enseignement plutôt professionnel ?

Les maîtres, les professeurs, laissent-ils à leurs élèves, durant neuf, dix mois de classes, le temps de se reconnaître, de réfléchir ?

On a beau être au collège, toujours de la grammaire, toujours des mathématiques, toujours des thèmes, des versions, c'est trop. Il y a des heures de recueillement nécessaire.

Que les maîtres ouvrent la fenêtre et que les élèves écoutent et regardent.

Qu'ils regardent le pan de ciel bleu qui brille, l'arbre qui se balance par-dessus le mur, la cité endormie dans la fraîcheur du soir, l'horizon baigné de brumes matinales. Qu'ils écoutent la rumeur du fleuve, le bruit des outils, les mille voix de la foule en travail, les cloches lointaines, le tambour du bataillon qui passe et qu'ils songent !

Tout cela, c'est la vie !

On dira : *temps perdu*. Nous dirons *temps gagné*. Quelque fibre secrète peut vibrer soudain dans l'âme de l'enfant, à la vue de ces spectacles, comme il peut rencontrer quelques-unes de ces hautes émotions morales qui lui seront une révélation sur son avenir.

Puis, que nos bons prêtres des campagnes, animés, tous, de tant d'excellentes intentions, consultent la raison en même temps que le cœur lorsqu'ils conseillent aux familles d'envoyer leurs fils au latin et au grec, se privant encore du nécessaire, prélevant sur leur pauvre casuel, de quoi remplir ces têtes de superflu !

La méthode classique, encore une fois, est excellente pour former des esprits de culture, quelque chose comme une aristocratie intellectuelle, mais si l'on reste sur le sol ferme des réalités, on s'aperçoit que celle-ci est déjà trop nombreuse et que, dans l'existence à la vapeur qui nous est faite, il faut des bras avec des têtes, de l'action avec de l'idée.

Or, mettez à part notre Clergé, quelques médecins, quelques avocats, quelques magistrats de talent, que deviennent les nombreux bacheliers qui chaque année sortent de nos collèges ?

D'humbles gratte-papier à 1200 ou 1500 francs, qui élèvent une famille en faisant des additions et en écrivant des lettres, et dont la détresse est souvent si poignante, plus poignante même que celle du manœuvre ou du paysan, car,

au rebours de l'ouvrier manuel, le travailleur intellectuel a honte de sa misère et la dissimule, autant qu'il peut, à l'aide de douloureux artifices ..

.... Et des étrangers viennent au pays, s'y installent, créent des fabriques, ouvrent des commerces, tracent des lignes de chemins de fer et, hélas ! se servent de l'argent gagné chez nous pour combattre nos croyances et nos opinions les plus sacrées !

Puisse-t-on comprendre enfin que le sort de notre prospérité nationale, c'est-à-dire de *nos* bénéfices, de *nos* appointements, de *nos* salaires, de *notre* bien-être, est intimement lié au développement de notre enseignement professionnel et que si nous ne nous sauvons pas nous-mêmes, personne ne nous sauvera.

On pourrait dire du salut industriel en Valais ce que les théologiens disent du salut éternel : « C'est une affaire essentiellement personnelle ». En effet, c'est à l'intéressé, c'est à chacun à y pourvoir.

.... Nous rencontrons un peu partout, ces temps, nos étudiants en vacances. Ils vont, ils passent, gais jeunes gens, promenant à leur gré leur libre caprice et jetant aux échos des chants de jeunesse et d'insouciance. Qu'ils détournent leurs pensées pour contempler un instant la mer de la vie réelle sur laquelle ils seront lancés demain et qu'ils regardent autour d'eux et en eux pour s'assurer de leur bagage intellectuel, de la bonté des outils dont ils auront besoin sur le rivage, où les événements, d'accord avec le hasard, les auront déposés.

CH. SAINT-MAURICE